

ré, n'était pas la moins belle et honnête dame de son époque.

Elle jouait à ses qualités de beauté physique un goût prononcé et intelligent pour la toilette.

Louise était fort coquette de parures.

Ce jour-là, elle portait une grande robe à grandes manches de toiles d'argent fourrées de loup-servier, et sur la tête un chapeau garni de grosses perles.

Ses grandes manches fourrées faisaient ressortir encore la potitessac et la blancheur de ses mains qu'elle avait extrêmement belles.

« Les poètes ont loué jadis Aurora pour avoir de belles mains et de beaux doigts, — dit Brantôme, — mais je pense que la reine régenté l'eust effacée en tout cela. »

Louise dominait de la taille sa belle-fille et la reine Marie.

La princesse Claude n'était pas belle et elle était fort peu coquette.

Derrière le dauphin, — la reine et les deux princesses, — s'avançaient le duc de Lorraine, — le cardinal d'Amboise, — le président Duprat, précédant le roi Antoine de Navarre et le prince de Bourbon.

Le roi Antoine avait le visage pâle et paraissait douloureusement ému.

Le prince de Bourbon avait le sang au visage, l'œil flur boyant et l'expression d'un homme qui contient à grand-peine sa colère, et qui est prêt à éclater.

Le duc de Lorraine avait la tête haute, et il s'avancait gravement, portant dans toute sa personne l'empreinte d'une majestueuse fierté.

Le cardinal, drapé dans sa longue robe rouge, marchait, le regard voilé le visage impassible.

Au moment où le dauphin atteignait es marches du trône, un personnage lide haute taille, portant la robe rouge garnie d'hermine et brodée d'or de premier président de la Chambre quitta le cortège dont il faisait partie, se glissa dans la foule et gagna la salle des Cariatides.

Toute la cour se rangeant dans la salle du Trône et occupant tout le haut de la salle des Cariatides, le premier président avait passé inaperçu.

Il portait sous son bras un grand portefeuille de cuir rouge, orné des armes de France, et bourré d'énormes cahiers de papiers.

Comme il longeait les fenêtres, il passa devant le groupe des onze causeurs qui se tenaient isolés, toujours à la même place, sans même regarder ce qui se passait dans la salle du Trône.

En voyant le président, tous s'inclinèrent avec un sentiment de haute estime et une sorte de vénération.

Dandelot s'était avancé : — Monsieur le président, — dit-il, — nous sommes vos humbles serviteurs.

Le président, qui était un homme de cinquante à cinquante-cinq ans, rendit le salut avec cette courtoisie empreinte de dignité qui est le propre de la magistrature.

— M. de La Palice me parlait de vous tout à l'heure, — répondit-il.

— Ah ! — reprit Dandelot, — si le maréchal vous parlait ce moi tout-à-l'heure, il m'a longuement parlé de vous hier, car il vous aime en raison de l'estime qu'il ressent pour vous, monsieur le président, ce qui veut dire qu'il vous aime beaucoup.

Duprat s'inclina.

— Comment se fait-il, messieurs, — dit-il, — que vous demeuriez ici tandis que toute la cour est dans la salle du Trône.

— Nous faisons comme vous, monsieur le président, — dit en riant Tocqueville, — car en ce moment vous quittez la cour...

— Je vais travailler, monsieur.

— Oh ! point nous, alors !

— Mais vous aller aller saluer le Dauphin ?

— Non monsieur ! — dit Dandelot.

— Comment ?

A Continuer

Deux Marseillais :

— Mon cher, j'inspire une telle confiance à première vue qu'on me loge à l'œil dans n'importe quel hôtel.

— Moi, c'est plus fort. Lorsque je vais chercher ma montre au clou (Mont de-Piété), on me la rend sans rien me réclamer !



Le CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centins par année, invariablement payable d'avance. On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an. Nous le vendons aux agents huit centins la douzaine, payable tous mois.

Annances : Première insertion, 10 centins par ligne ; chaque insertion subséquente, cinq centins par ligne. Conditions spéciales pour les annonces à long terme.

Adressez toutes communications et toutes remises d'argent.

LE CANARD, Boîte 1427, Montréal.

LE CANARD

MONTREAL, 11 Juillet 1885.

CHEZ LE DIABLE

Le reporter du Canard à bout de nouvelles est allé hier se promener chez le diable pour avoir une entrevue avec ce personnage au sujet de ses relations avec le Canada.

Nous ne voulons pas abrutir nos lecteurs avec les descriptions et les détails sur son voyage, car ce ne serait que répéter toutes les fameuses descentes aux enfers relatées dans des poèmes épiques en renom.

Qu'il nous suffise de dire que notre reporter a obtenu gratis du directeur de l'Étendard un laissez-passer en règle à titre de franc maçon.

Rendu à la porte de l'inférieur séjour notre reporter a tiré la sonnette et un diabolin en voyant sa carte l'a fait pénétrer dans l'enceinte ténébreuse de l'esprit du mal.

C'était un vendredi, Satan faisait des entrées dans ses livres et par conséquent il ne pouvait se déranger pour servir de cicérone à un visiteur.

En voyant entrer dans son bureau le représentant du Canard il lui dit :

— Bon, vous arrivez à propos. J'étais justement à recevoir les rapports sur les Canadiens. Excusez moi, si je ne vous fais pas visiter les différents départements de mon royaume à présent. Je crois que vous serez intéressé à voir ce qui va se passer ici pendant quelques minutes.

Un ange aux ailes noires au pied fourchu et à la tête cornue s'approcha du maître de céans et lui présenta une liasse assez épaisse de paperasses d'où se dégagait une forte odeur de souffre et de bitume.

— Maître, dit l'ange infernal, voici le rapport du dernier semestre de la province de Québec.

Le vieux Charlot mis ses besicles et commença la lecture de la première page du rapport.

— Batêche ! dit-il, ça s'embrouille par chez-vous. Il paraît que vous avez eu une petite guerre dans le Nord-Ouest.

Savez-vous que c'est pire qu'en 1837 et qu'en 1812. Ah ! bigre des bigre ! c'est sérieux. Il y en a une centaine de chrétiens au moins qui sont allés manger des pissenlits par la racine.

Voyons un peu au crédit de quel canadien dois-je enregistrer cette affaire.

Il y a toujours un homme qui doit travailler pour mon compte.

Lisons le rapport. Bon, j'y suis, voilà la déposition d'un de mes plus fidèles agents du Nord-Ouest. C'est le mauvais ange de Dawdney, le lieutenant-gouverneur du Nord-Ouest, connaissez-vous ce Dawdney ?

— Dawdney ! répondit le reporter du Canard, Dawdney. Ça doit être un de vos amis. Il doit sa nomination à Sir John A. Macdonald, dont il est parent.

C'est un fameux orangiste.

C'est un homme qui aime à manger du français à toutes les sauces.

Le Malin continua à feuilleter les notes du messenger en disant :

— Ces conservateurs sont toujours de mes amis. Jusqu'aujourd'hui ils m'ont donné beaucoup de besogne à chauffer leurs volours. J'en ai une trentaine sur le gril depuis le commencement de la confédération. Je ne m'attendais pas à ce surcroît de travail, à cette époque de l'année où le choléra me donne tant d'occupation, car il ne faut pas que vous croyez que les Espagnols sont tous faits avec du bois de Calvaire. Je veux m'emporter moi-même si j'avais cru qu'un jour que les conservateurs arriveraient chez moi avec des centaines de morts d'hommes sur la conscience.

Je ne puis plus avoir l'ombre d'un doute sur le sujet. En relisant ces notes, je vois bien les noms de ceux qui sont au fond de l'affaire.

Allons, bon, il faudra que je passe une allonge dans leur section.

Tiens, je vois qu'ils ont encore un coup en perspective qui va me faire venir de la pratique.

Ils vont faire le procès de Riel et de ses amis à Regina devant des jurés de mon goût.

Encore trois ou quatre morts d'hommes que les bleus vont avoir sur la conscience.

Voyons maintenant à l'article du Pacifique.

J'ai une large marge à ouvrir pour les canadiens. C'est alors que je me propose de faire mes orges dans votre pays.

La Pacifique, voyez-vous, obtiendra un nouvel emprunt de plusieurs millions du gouvernement à condition de payer les frais des nouvelles élections.

Il faudra alors acheter des milliers de consciences dans le peuple. Acheteurs et achetés seront inscrits dans mes livres.

Monsieur du Canard, vous pouvez retourner chez vous et dire à vos amis ce que j'attends d'eux.

A ces mots le vieux sortit de son bureau pour surveiller les diabolins qui entraînent son charbon pour l'hiver prochain.

RUMEURS DE GUERRE

Le Canard est tombé des nues lorsqu'il a lu la dernière correspondance parisienne du Monde.

Les Canadiens n'ont jamais pu se faire une idée avant aujourd'hui de l'effet produit en France par son portrait de Sheppard.

Un câblegramme spécial que nous venons de recevoir mande que M. Freycinet, le ministre des affaires étrangères, a échangé une correspondance des plus aigres avec Downing Street.

Après la grande manifestation des étudiants de Paris en faveur du Monde de Montréal, 200 arrestations ont été faites par ordre du préfet de police.

Il y a eu panique à la Bourse et le rente est tombée d'un et demi par cent.

Aux dernières avis de l'agence Havas le gouvernement français a demandé une apologie à l'Angleterre pour l'insulte faite au drapeau tricolore par le scribe du Daily News de Toronto.

L'amiral Desprès dont la flotte est dans les eaux chinoises a été rappelé.

A Londres l'esprit public est très agité par des rumeurs de guerre.

La plus grande activité règne dans les arsenaux et on parle de mobiliser la réserve.

UN DISCOURS PATRIOTIQUE

UNE FOULE ELECTRISEE

La célébration de notre fête nationale est une occasion favorable pour les tribuns en herbe de donner libre cours aux flots de leur éloquence et de débiter emphatiquement dans de brillantes improvisations les harangues pompieuses qu'ils ont ruminé depuis longtemps déjà dans la retraite.

Il s'en débita de belles dans la journée du 24 juin. Souvent c'est d'un lyrique touchant. Témoin le discours suivant qu'un de nos reporters a recueilli à la fête du village de l'Assomption.

La parole est à un jeune avocat de Montréal qui paraît devant la foule, tout ficolé, gommé et ciré pour la circonstance, à la moustache en croc menaçant le ciel et au barbichon vrillé en tirebouchon. — Silence dans le pit, écoutez :

Monsieur le président, mesdames et messieurs,

Je ne suis pas préparé à improviser, mais j'y ai pensé. Je suis content autant qu'heureux que les loisirs de ma profession m'aient fourni l'occurrence de diriger mes pas timides de ce côté-ci, de l'horizon du ciel de ma patrie, poussé par une effluve patriotique afin de réhausser l'éclat de cette fête grandiose, en unissant au concert d'harmonie qui sort de toutes les poitrines patriotiques, les accords inspirés de ma voix de 24 printemps, afin que mon cœur batte à l'unisson avec les vôtres en ce jour de réjouissance nationale, afin qu'aujourd'hui comme autrefois, Messieurs, il soit vrai de dire que les Canadiens sont des fils de preux, les fils de cette poignée de braves qui enchaina la victoire à nos drapeaux, au grand jour de St-Eustache, St-Denis, Châteauguay, Carillon, la Monongahela, Oswego, et bien d'autres places dont les noms font défaut à ma mémoire en ce moment solennel. (Mouvement dans l'assemblée, on se presse près du hasting, l'enthousiasme gagne la foule.)

J'ai pensé que je ne pouvais mieux faire, en ce grand jour de fête et de réjouissance nationale que d'accepter pour vous l'invitation toute gracieuse que vous avez adressée à l'élite du peuple canadien français. J'avais été demandé à St-Jean ; St-Eustache avait sollicité ma présence ; et Ottawa m'aurait ses portes.

Mais, Messieurs, s'il est vrai de dire : *Abyssus, abyssum invocat, c'est l'arbre tombe du côté qu'il penche*, je voulais venir m'échelonner sur les bords fleuris, et sur les rives chanteresses de la rivière de l'Assomption, au milieu de ce peuple que j'ai vu grandir et qui m'a vu naître non loin d'ici, au milieu de ce peuple dont le patriotisme, la foi : la probité à l'attachement à nos institutions, notre langue, et à nos lois, à nos foyers et à nos autels font l'orgueil et la gloire de la Province de Québec :

*Pro aris et focis*, comme disaient nos aïeux qui avaient pour devise " religion, patrie, honneur. " Et plein de confiance en cette devise magnanime, fier de leur blason sans tache, sans peur et sans reproche, de même que les Romains de l'antiquité, nos aïeux s'en allaient sur les glorieux champs de bataille de la patrie, mourir pour elle et s'écrier comme le royal vaincu de Pavie : " tout est perdu, fors l'honneur. "

Il me fait peine de n'être pas préparé, oh ! que ne suis je préparé, afin, alors d'être à la hauteur de mon sujet. Mais j'y ai pensé.

(Une voix dans la foule ; continuez, on se contentera de ça : vous ne serez pas foulé.)

Merci, messieurs, de ces paroles nationales qui prouvent que j'avais bien raison de faire l'éloge de la popu-



Le gamin.



Le microbe. (baccille-virgule.)



Le choléra

Dignité professionnelle. Un " artiste " capillaire fort à la mode parmi les femmes élégantes a adopté le genre supérieur de ne plus coiffer lui-même ses clients. Il a un " opérateur " qui manie les cheveux et qui suit ses directions.

Aussi, quand il se présente quelque part, dit-il invariablement :

— Madame a-t-elle le genre d'ouvrage que je vais dicter ?

Dialogue pris sur le vif :

— Eh bien !... qu'est devenu ton vieux oncle de Normandie ?

— Il y a six mois qu'il est... claqué.

— Alors mon gaillard tu as hérité ?

— Allons donc !... Si j'avais hérité, il ne serait pas mort.

LA CONSOMPTION GUERIE.

Un vieux médecin retiré, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la formule d'un remède simple et végétal pour la guérison rapide et permanente de la Consommation, la Bronchite, le Catarrhe, l'Asthme et toute les Affections des Pouxons et de la Gorge, et qui guérit radicalement la Débilité Nerveuse et toutes les Maladies Nerveuses : après avoir éprouvé ses remarquables effets curatifs dans des milliers de cas, trouve que c'est son devoir de le faire connaître aux malades. Poussé par le désir de soulager les souffrances de l'humanité j'offrirai gratis à ceux qui le désirent, cette recette au Allemand, Français ou Anglais, avec instructions pour la préparer et l'employer. Expédié par la poste si ou adresse avec un timbre nommant ce journal, W. A. Noyes, 149 Power's Block Rochester, N. Y.—24